

## Témoignage Chrétien

0,70

VENREDI 27 OCTOBRE 1961



*“ De pitié ou  
de colère, peu  
importe, j’ai  
juré de vous  
émouvoir ”*

(Bernanos)

Un journaliste vient en aide à un Algérien matraqué

(Elie Kagan)

Algérie (Av.) 0,80 NF, Suisse 1 F  
Maroc (avion) 91 FM, Belgique 10 FB

N° 903

### « MARIENBAD » : Discussion ouverte

35.000 d'entre eux, se donnait le  
affirmer que seuls les meneurs F.L.N.  
t touchés par la répression.  
Pendant ce temps, des Algériens agonisaient  
sur le pavé de Paris, tandis que 10.000 autres  
enfermés dans le Palais des Sports, parqués

part communiste, au risque de  
ou s'en écarter et continuer à compter pour rien.  
\*  
Oui, c'est une rude leçon que viennent de  
nous donner les Algériens de Paris. Rude leçon,

« dans leur propre intérêt ». Nous avons connu  
le temps, où les juifs étaient tenus à porter, en  
signe distinctif, l'étoile jaune. A quand l'étoile  
verte sur les poitrines des Algériens?  
Hervé BOURGES.

# POURQUOI ONT-ILS MANIFESTÉ ?

● Il ne s'est rien passé d'extraordinaire à Paris  
mardi soir : on matraquait, on mitraillait. Le seul  
fait extraordinaire, c'est que pour une fois les  
matraquages se déroulaient sous nos yeux, au  
cœur de la capitale, parce que les Algériens  
avaient décidé de subir au grand jour ce qu'on a  
coutume de leur faire dans les quartiers périphé-  
riques, sans que personne ait assez d'oreille pour  
entendre leurs gémissements.

Vers 20 heures, je les vois arriver  
un par un à l'Etoile et à l'Opé-  
ra, mettant comme par habitude  
les mains en l'air dès qu'ils aperçoivent  
les policiers de service, pacifi-  
ques, presque souriants, cependant  
qu'on les fouille, qu'on leur distribue  
bourrades et coups de pied. En quel-  
ques minutes, j'en verrai surgir ainsi  
un millier. Tous fouillés ; tous sans  
armes. Il pleut. Nous sommes presque  
dans l'imagerie tant le contraste est  
criant entre les policiers, costauds,  
musclés, bien nourris, qui cognent —  
de plus en plus à mesure que la foule  
d'accroît — et ces petits hommes  
trempés, vêtus de hardes, maigres, mi-  
sérables, qu'on entasse bientôt, mains  
levées sous des trombes d'eau, der-  
rière des barrières dressées naguère  
pour contenir l'enthousiasme des Pa-  
risiens sur le passage de Farah-Diba.  
Ils y restent une, deux, trois heures,  
et quand ils partiront, sous les coups  
de trique, ils laisseront par terre, en  
même temps que quantité de chaus-  
sures, leurs gamelles de travailleurs  
qu'ils ont perdues dans la houle.  
« Mais tirez dedans, bon Dieu ! »  
crie un Français, tandis que deux  
jeunes gens font la navette pour aver-  
tir : « Là, Monsieur l'agent, il y en  
a deux derrière l'arbre ». A la diffé-  
rence du quartier Latin, toutes les  
réactions apparentes de la foule, à  
l'Etoile, seront du même type. Saut  
dans un groupe où j'ai entendu cette  
réaction : « Cela ressemble exactement  
aux rafles des juifs pendant la guerre ».

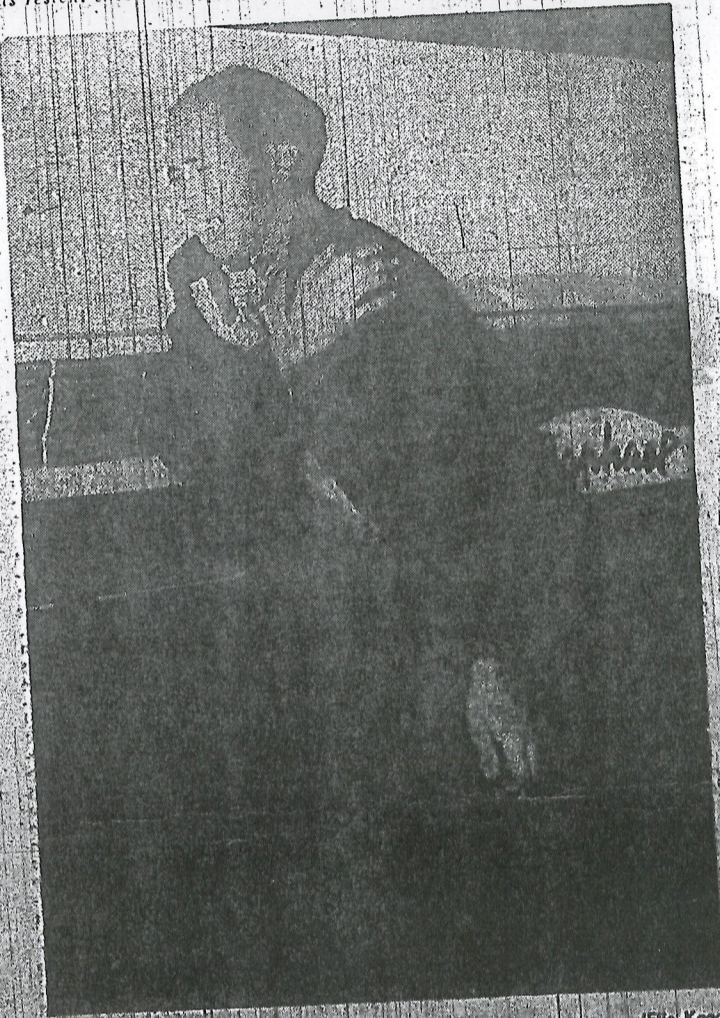
civil le fait avancer, révolter dans le  
dos.  
Pendant les fusillades des grands  
boulevards, où un Français qui se  
rendait au cinéma eût la tête cassée  
d'un coup de crosse — une distra-  
ction — et où un de mes amis compta  
(et vérifia) cinq cadavres — j'étais en  
bas du boulevard Saint-Michel, où la  
police chargeait la foule, là encore  
pacifique, désarmée, obéissant avec  
discipline à son propre service d'or-  
dre. Dans la pharmacie la plus pro-  
cha après la charge, douze hommes  
étaient étendus, hébétés par les coups,  
le sang coulant de leurs têtes sur  
leurs visages mouillés et mal rasés,  
sur leurs vêtements déchirés. « Pre-  
nez d'abord celui-ci, ditait le phar-  
macien à un groupe de Français qui  
les chargeaient dans leurs 2 CV, il  
est dans le coma ».

Tous ces blessés, tous ces cadav-  
res : autant de « bavures ». Sans  
doute n'était-il pas prévu de faire  
couler tant de sang. Les policiers, je  
peux, n'ont pas pu « se retenir » ;  
ça a été « plus fort qu'eux ». Car  
c'est après, à l'écart des foules trop  
curieuses, que commencent le véritable  
réglement de compte. Dans le bidon-  
ville de Nanterre, cinq jours après  
la première manifestation, j'ai ren-  
contré parmi bien d'autres, un Mu-  
sulman aux yeux fiévreux qui avait  
le bras dans le plâtre : « Dans le car,  
les flics nous frappent à tour de  
rôle. Il y en a un qui a tâté sa lon-  
gue matraque sur mon bras ». Il mon-  
tra ses plaies en différents endroits  
de la tête, parla des coups de pied  
reçus dans le ventre, alors qu'il était  
sur le sol et que le car roulait vers le  
Palais des Sports. « Là, on nous a  
parqués à même la terre, par mat-  
ras ». Il me montra ses vêtements  
couverts d'une terre jaune. « Il y  
avait des blessés partout. Pendant 48  
heures, aucun moyen de satisfaire à  
l'hygiène la plus élémentaire. Il fal-

## Nanterre : la misère et la peur

On remplira le « T.C. » avec des  
témoignages de cet ordre. J'ai enten-  
du sur les Champs-Élysées de bonnes  
âmes se scandaliser : « Qu'est-ce  
qu'ils viennent faire-là, ces ratons.  
Qu'ils restent chez eux ! »

« -Chez eux », c'est à 20 minutes des  
cinémas et des terrasses des Champs-  
Élysées. « Chez eux », c'est Nanterre.  
Lorsqu'une population tout entière se  
lève comme un seul homme et part  
les mains nues au devant des coups  
et de la prison, il est facile de l'ex-  
pliquer à la manière Papon : quel-  
ques tueurs, mitrailleuse au poing,  
poussant devant eux des innocents  
terrorisés. M. Papon devrait vivre  
quelques jours dans un bidonville.  
Nanterre, c'est le royaume de la mi-  
sère et de la peur. De la misère : j'ai  
frappé la nuit venue, aux portes bran-  
lantes de ces baraquements, faisant  
sursauter les habitants, qui croyaient  
à une nouvelle descente de police. Six,  
sept par pièce, entassés à deux ou  
trois par lit, se chauffant tant bien  
que mal, malgré, rachitiques, parfois  
tuberculeux et s'efforçant de donner  
un air de propreté à leurs tanières  
de tôle, ou aux camions, aux autobus  
arrachés à la ferraille qui leur ser-



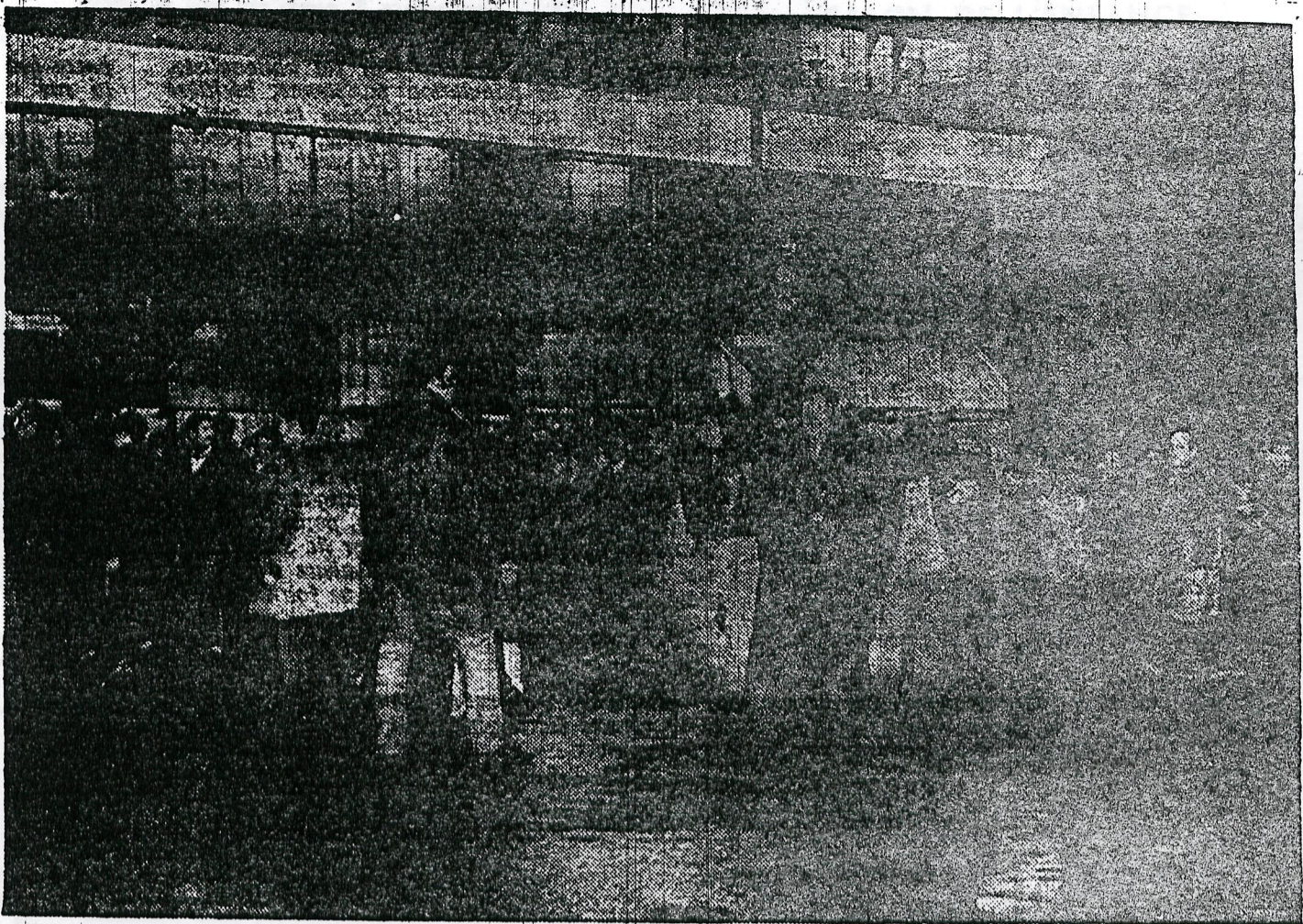
Une balle dans le bras.

(Elio Kogon)

vent de maisons. Ces hommes-là vivent quelquefois 4, 5 ans loin de leurs familles, le plus souvent sans femme, sans enfants, faisant les plus durs travaux, ne gardant qu'un peu de leurs misérables salaires dont ils envoient la meilleure part en Algérie. « Pourquoi avez-vous amené votre fils de deux mois à la manifestation, demandait un journaliste à une musulmane : « Croyez-vous qu'il serait mieux chez moi, au milieu des rats, avec l'humidité et la pluie qui s'infiltreront ? »

Mais Nanterre, c'est aussi le royaume de la peur : Kafka est un auteur rose comparé à ces exilés qui racontent sans emphase, comme s'ils le trouvaient naturel, leur enfer. Dès 20 h. 15, course au gourbi, où l'on s'entasse, pour obéir au couvre-feu. Car le « Conseil » donné par la préfecture, se traduit ici par des coups de crosse, des arrestations. J'ai vu des hommes à qui on avait donné des laissez-passer valables un jour, de façon que dès le lendemain ils tombent de nouveau sous le coup de la loi. J'en ai vu des dizaines, dont on avait déchiré les papiers, vidé les portefeuilles — coutume qui nous vient d'Algérie. D'autres qu'on a ramassés un jour dans la rue, sans un mot, sans une vérification et qu'on a jetés dans la Seine, au pont de l'Île Saint-Denis, et qui ont rejoint le bord parce qu'ils savaient nager ; quant à ceux qui ne savaient pas... Ici encore, c'est une importation : combien déjà de dizaines d'Algériens ont disparu au large d'Alger, une pierre au cou ? J'en ai entendu m'expliquer qu'ils ne sortaient jamais seuls car plusieurs fois, au détour d'un chemin, un individu en civil vidant sur eux un chargeur, de sa voiture, parachevant en solitaire ses activités de la journée. J'ai vu des portes défoncées à coups de crosse, la nuit, avant même qu'on ait eu le temps d'ouvrir ; j'ai visité un café systématiquement démolé par les CRS, verre par verre, chaise par chaise, vitrine par vitrine. On m'a dit que ceux qu'on suspectait d'être des cadres F.L.N., étaient « donnés aux harkis » qui « s'en occupaient », dix, vingt jours dans une caserne de la proche banlieue. Des Algériens m'ont raconté que, le soir, on les sortait de leurs piaules pour les asperger d'eau avec une lance avant de les enfermer pour la nuit. Ou bien qu'on jetait quelques seaux sur le sol pour qu'ils ne puissent pas se coucher. Tous ceux que j'ai vus ont fait un ou plusieurs séjours au camp « d'hébergement » — comme on dit — de Vincennes, dormant une, deux, trois semaines sur le béton, heureux s'ils avaient un journal pour poser leur tête, recevant coups de poing, coups de pied chaque fois qu'ils franchissaient une porte : « Il faut essayer de n'être ni au début ni à la fin de la file : c'est là qu'on prend le plus de coups... »

Qu'on ne nous dise pas que tout cela — matraquages, brimades, dis-



(A.F.P.)

**Q**UELQUES jours après les manifestations, nous avons pu recueillir beaucoup de témoignages et vérifier la véracité des informations que l'on nous apportait.

Jean Carta, qui était sur place ce mardi soir, raconte ce qu'il a vu et prolonge son témoignage par une enquête sur les milieux de vie des manifestants. Marcelle Mazeau a rendu visite à une algérienne, dont le visage porte les traces de la répression. Un jeune militaire raconte enfin ce qu'il a vu et entendu pendant cinq jours au parc des Sports de la Porte de Versailles, là où nul journaliste n'a reçu l'autorisation de pénétrer.

De ces témoignages on peut tirer deux conclusions :

1° Les Algériens ont manifesté pacifiquement. Aucun d'entre eux n'a été trouvé porteur d'arme et M. Papon n'a pas fait état d'agents ou de C.R.S. blessés par balles.

2° La répression a été brutale et sanglante. Les hommes aux mains nues ont été odieusement matraqués, perqués,

refoulés. Rien ne peut expliquer, sinon excuser, les violences « à froid ».

Et sans doute ne savons-nous pas tout sur ce qui s'est passé après les arrestations. Des bruits courent, incontrôlables encore. Est-il vrai que les Algériens expulsés en Algérie sont non pas ramenés « dans leurs douars d'origine », mais internés au camp de Beni-Messous ? Est-il vrai que plus de cinquante Algériens auraient trouvé la mort au cours et après les manifestations, tandis que plusieurs centaines, grièvement blessés, seraient actuellement soignés dans divers hôpitaux de la région parisienne ?

Est-il vrai que dans les bois de Meudon, près de trente Algériens auraient été pendus par des C.R.S. ?

Nous espérons que l'on ne se contentera pas de nous saisir en guise de réponse.

H. B.

partitions — n'est pas vrai : il y a des détails qui ne trompent pas. S'il faut mille, dix mille témoins, ils sont prêts, même si la Justice qui doit les entendre ressemble de plus en plus à celle d'« Arturo Ui ». Et qu'on sache bien que ces choses se passent à Paris, à proximité d'un champ de courses, pendant que nous vaquons à nos affaires.

Voilà pourquoi ces hommes manifestent dans « nos » rues, bouleversant la ville, l'hypocrite ordonnance du régime gaulliste. Quand j'ai vu déferler sur Paris, mardi, cet opéra de gueux, tous ces déguenillés pleins d'une extraordinaire dignité, j'ai profondément ressenti qu'un grand peuple s'était formé dans le sang et la douleur, et que ces bouches muettes nous posaient des questions, à nous qui les regards nous passent. Qu'allions-nous faire ? Il y a eu, on me l'a fait remarquer à Nanterre, des gestes individuels de charité. Pour ramasser les blessés et les morts, les ambulances ne se sont pas dérangées. Ce sont des Français qui ont recueilli les corps couverts de sang qui gisaient, brisés dans les caniveaux, sous la pluie. Mais sans doute les Algériens attendaient-ils autre chose : sans doute croyaient-ils encore à la solidarité ouvrière, à la protestation du peuple. Il ne s'est rien passé, ou presque. Ce n'est pas à coups de matraque qu'on empêchera ces hommes d'être F.L.N., d'être nationalistes, d'être Algériens. Croit-on qu'ils n'ont pas payé assez cher le droit d'être libres ? Voici à peine vingt ans que le poète René Char nous appelait à prendre conscience : « Les rafles d'Israélites, les séances de scalp dans les commissariats, les raids terroristes des polices hitlériennes sur les villages ahuris, les soulèvements de terre, plaignent sur les gerçures de mon visage une fille de Jeanne d'Arc. Quel héraut ! Je patiente, quand je dors, dans un tombeau que les démons fleurissent de poignards et de bubons... »

Jean CARTA.

## UN TÉMOIN A LA PORTE DE VERSAILLES

● Un militaire du service de Santé raconte ce qu'il a vu et entendu. Son témoignage est unique.

**M**ercredi matin on envoie un premier groupe du service de santé au Parc des Sports, Porte de Versailles. Ils reviennent très choqués par ce qu'ils ont vu. Mercredi soir, je pars avec la relève pour distribuer le repas du soir.

Nous arrivons et commençons à préparer le repas. Quelque temps après un sergent vient me chercher : « Venez voir le débarquement ». Nous sortons du Parc des Sports et nous nous plaçons devant l'entrée du hall d'exposition situé immédiatement derrière. Il y a là une espèce de couloir d'entrée. Des policiers de tous les corps sont rangés tout le long. Une vingtaine, une quarantaine ? Il n'est pas possible de compter... Ils sont armés de bâtons de police, de nerfs de bouaf, de gros souliers, de crosses de fusils.

Un car arrive, trois femmes en descendant, on les conduit je ne sais où, sans services. C'est maintenant le tour des hommes. Ça commence ! Mais sur la tête, un par un, ils s'approprient à descendre. A la porte un policier les attend : coup de matraque, croc en jambe. Les mains chancelent tombent brutalement sur le ciment. Ils sont relevés à coups de pied, de crosse,

Les coups pleuvent sur 15 à 20 mètres. Le car est rapidement vidé. Je m'en vais prêt à vomir. Je retourne faire des sandwiches au « singe ».

C'est maintenant à nous de distribuer. Nous entrons dans la salle de spectacle. Elle est archi-comble. 6.000 Algériens sont groupés là-dedans. Il règne une chaleur épouvantable et puante. Les sandwiches nous sont souvent refusés. « Donner-nous plutôt du Fou ». Depuis leur arrestation mardi soir ils n'ont rien bu. Et beaucoup ont soit un mouchoir, soit un béret sur la tête. Le sang qui tache les vêtements nous indique qu'ils ont été matraqués. Quelques soldats passent de l'eau avec leurs casques lourds. Nous sommes prêts à rester toute la nuit pour les faire boire. Toutes nos réclamations auprès des policiers se heurtent à un mur d'indifférence et de mépris.

Pendant ce temps, les gars défilent sur la scène pour déclarer leur identité. Comment le feraient-ils ? Beaucoup n'ont plus de pièces justificatives. Elles ont été déchirées pendant la manifestation (un vieux me dit : « J'ai servi des années dans l'ar-



N° 951

Le père est mort accidentellement il y a 3 ans.

La mère a été opérée en mai dernier et ne pouvait plus travailler.

La fille aînée, 18 ans, tout en continuant ses études, travaille depuis trois semaines pour 350 NF par mois.

Les garçons : 12 et 14 ans qui étaient pensionnaires en province viennent d'être rendus à leur mère parce qu'elle ne pouvait plus payer.

Vendredi dernier la maman a dû partir en province 48 heures pour régler des affaires de famille. Dimanche matin on téléphona à ses enfants qu'elle avait été transportée à l'hôpital et venait de mourir.

Leur peine est immense, leur désespoir impressionnant. Ils avaient juste l'argent pour le voyage d'un seul. Leur logeur leur a donné de quoi prendre le train, puis ils sont partis tous les trois sans argent... Il faut que nous les aidions, ils n'ont plus de famille, que vont-ils faire ?

Voulez-vous leur donner de suite 300 NF afin qu'ils puissent ensemble se ressaisir et payer un peu de ce qui est indispensable.

Merci chers amis de Fraternité Algérienne.

Adresser les dons à Témoignage Chrétien, C.C.P. 5498-75 - Paris.

mée. Pour montrer que je n'avais rien fait, j'ai montré mon livret militaire : ils me l'ont déchiré) ou même pendant la fouille...

Derrière le rideau de la scène est installée l'infirmerie. On me dit qu'il y a là 50 blessés graves. Il y a des morts parmi eux. Nous n'avons pu dormir plus d'une heure.

**Judi.**  
Le lendemain, nous repartons à 6 h. 30. Nous chargeons les camionnes de café. Les cuisiniers ont « négligé » de le sucrer. Ils ont uriné dedans apparemment nous avons peur. La distribution est facile. Les Algériens sont calmes. Nous nous sommes organisés et nous avons divisé le Parc des Sports. Aujourd'hui ceux qui paraissent en charge notre corps auront lui, quelques autres aussi. Pourtant il y en a parmi eux qui n'ont rien bu depuis mardi soir.

A 11 h., nous repartons, d'autres nous relèvent. Nous n'y reviendrons que demain. Pour être complet, je suis obligé de dire ce qu'on m'a raconté. Je crois pourtant que c'est exact.

### Nouveau calvaire

Dans l'après-midi du jeudi commence l'évacuation du Parc des Sports. Il faut qu'il soit libre. Pourrait-on supprimer la représentation que donne Roy Charles ? Tout se passe dans l'ordre au prix de quelques souffrances de plus pour les Nord-Africains. Ils attendent debout au garde-à-vous. Le premier qui s'appuie est matraqué. Ça dure des heures. Au début, la distribution de nourriture est facile. Ils sortent un par un. On donne à la suite. Mais les soldats se font bientôt refouler : « Vous distribuez quoi ils seront à l'intérieur ».

La distribution achevée, c'est-à-dire quand nous n'avons plus rien à donner, (combien n'ont pas mangé ! Et pourtant nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir !), nous rampons, chargeons les camionnes. En attendant qu'on vienne nous chercher, une force nous pousse vers cette entrée où les cris arrivent toujours. La tension a monté, la violence aussi. Ceux qui matraquent osent dire qu'ils en sont fiers. Quelques-uns pourtant sont écumés. Nous disons ce que nous pensons, mais c'est sans effet.

Nous entrons dans le hall d'exposition. Là, nous sommes aux premières loges. Le matraquage continue. Un Algérien descend,

il tombe ; on le redresse à coups de poing, de pied, de croc. Il avance malgré tout. On le fouille. A l'infirmerie, on devra lui faire des attelles. Il a le tibia et le péroné brisés, le bras cassé. Un vicillard descend, pas de pitié pour lui. Un autre tombe devant le car, tous les autres passent sur lui. L'un a une fracture du rocher, il mourra seul dans un coin. L'autre a la joue ouverte, on voit ses dents. Certains sont méconnaissables par les coups avant d'arriver ; on n'épargne personne : jeunes ou vieux. Tous débarquent comme le bétail à La Villette...

A la fouille, immédiatement après, qui a le malheur de protester reçoit une nouvelle noyade. On les pousse ensuite dans de grandes boîtes, dans le froid et dans la poussière. Jusqu'à quand attendront-ils ?

Nous repartons, il nous est impossible de parler. Nous avons appris ce qu'est la honte et nous ne l'oublierons pas. Un de nous ose justifier les pratiques policières : nous avons failli l'étrangler ; nous l'avons fait se taire.

**Vendredi.**  
A 7 heures, le lendemain, c'est à nouveau notre tour. Nous embarquons. Tout le monde est maintenant dans le parc d'exposition. 7 ou 8.000 personnes sont poignées dans de grandes boîtes faites de barrières métalliques. Par terre, quelques centimètres de poussière qui, petit à petit, se répand dans l'atmosphère, formant un brouillard acre, porteur de tous les germes possibles. Ici, pas d'organisation possible. Dans certains boîtes, des Algériens font d'abord la grève de la faim. Certains de nous ont reçu le café ou le pain par la figure... Nous servons largement ceux qui en veulent. Ils s'organisent et nous n'avons pas trop de peine. Ce que nous servons est bon : pain frais, café bouillant (nous avons vérifié s'il était sucré), chocolats, confiture en sachets. Puis, les grévistes se décident en bloc. Là, c'est la cohue ; nous distribuons à tour de bras, sans pouvoir faire de distinction, jusqu'à épuisement des norvégiennes. Des cabinets sommaires ont été montés. Tous ne peuvent y aller car dans certains boîtes il est interdit de s'y rendre. Selon le vent, l'odeur est plus ou moins intenable. Malgré les courants d'air, il fait chaud. Un bon coup de vent rend tout glacial.

### Ce sont des hommes!...

Nous avons une heure de pause en attendant le « repas de midi ». Il nous faut sortir pour fumer. Ensuite nous revenons à l'intérieur, nous distribuons le reste des cigarettes que nous avons trouvées, nous discutons avec les Algériens regardés d'un mauvais œil par les policiers que nous voulons rassurer. Ils se demandent si ceux qui osent discuter à leur barbe sont tous ou F.L.N. Nous en abordons quelques-uns et nous disons ce que nous pensons. Tous essayent de se défendre en cherchant une justification. Pourtant nous en avons vu d'écumés, quelques-uns même qui nous aident. Le problème est là : eux aussi sont hommes et il nous faut les regarder comme tels. Qu'il est difficile de ne pas voir rouge quand on les a vu s'abaisser comme mercredi soir !

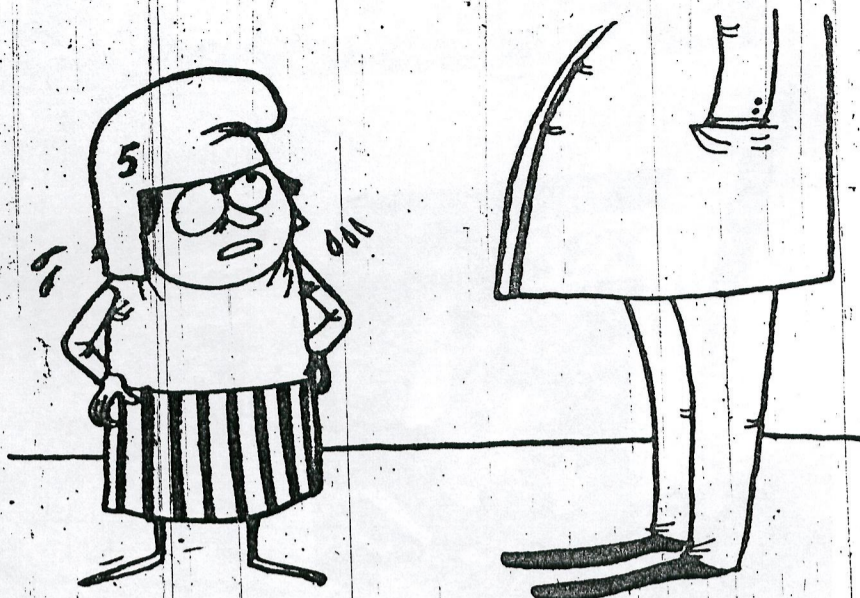
Du côté des Algériens, on nous demande des informations. Nous avons lu les journaux, il n'y a rien que des échos mourants. On leur dit que 2 ou 300 gars ont été renvoyés en Algérie. Nous pensons au rapport officiel de la Préfecture de Police : 2 morts, 64 blessés ! Sous nos yeux, dans certaines boîtes, 2 sur 4 ont 6 à 8 coups de toutes sortes sur la tête.

Le repas de midi arrive. Il nous faut le passer à trois mètres du plus grand box. Heureusement la préparation n'est pas trop sale. Mais j'ai honte de mes mains noires de graisse mélangée à la poussière. Au début tout marche bien ; à force de crier, les autorités ont accepté que nous fissions un coin où passent les algériens un par un. La distribution se fait en une heure, tout le monde a à boire et à manger dans le premier parc. La distribution continue jusqu'à 5 ou 6 h. de l'après-midi.

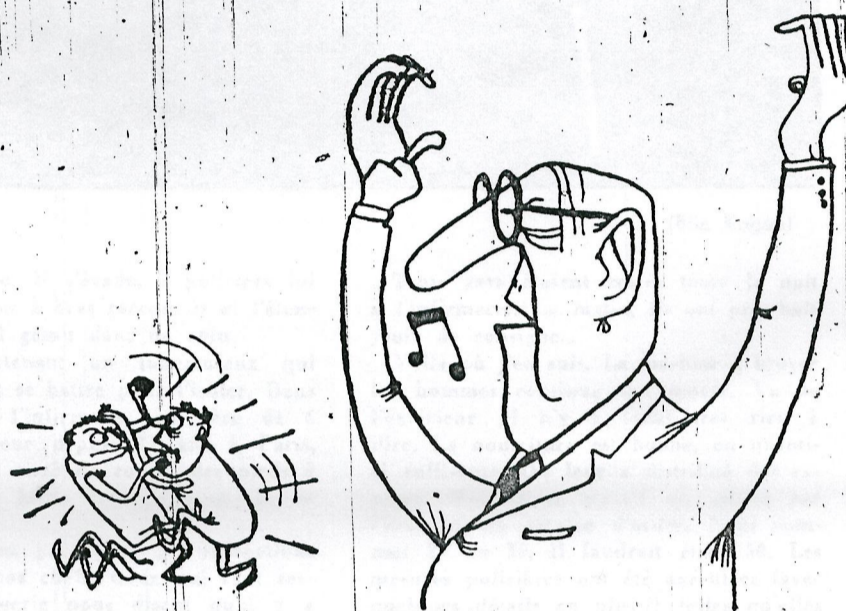
Après nous sommes allés au repas du soir sera distribué par un autre groupe. Nous avons mangé le sucre distribué ; il faut lui ajouter un peu d'orange,

## Du côté de chez Piem

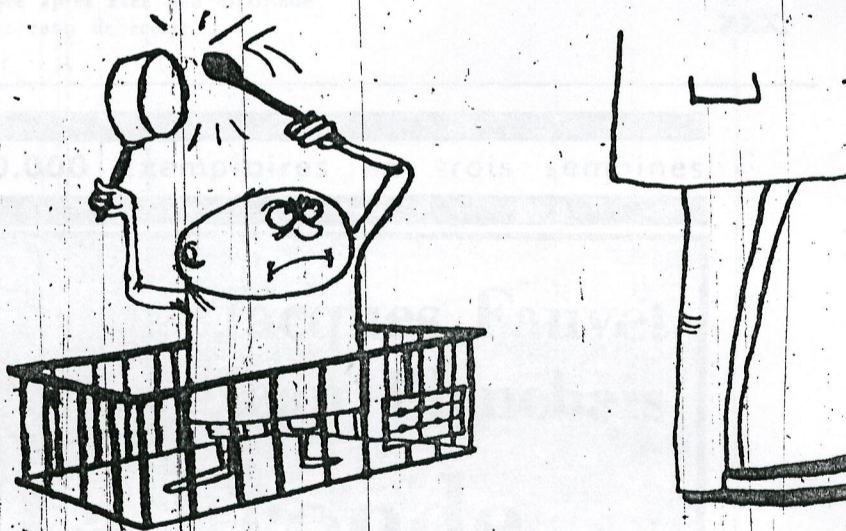
SALON DE L'ENFANCE



Je voudrais une petite sœur



Allons, allons, enfants de la patrie...



L'amer patrie



de Dunkerque à Ajaccio

PIEM

CLUB JEAN MOULIN

**L'ÉTAT ET LE CITOYEN**

EDITIONS DU SEUL

des propositions concrètes pour un avenir démocratique,

élaborées par

**316**  
CITOYENS

123 fonctionnaires d'activité, 35 responsables syndicaux ouvriers et agricoles, 52 économistes, 30 sociologues et experts en organisation, 23 responsables de grandes entreprises, 15 juristes, 15 officiers supérieurs dont 3 généraux, 13 parlementaires

**165**

UR - TELESCRIPTEUR - TEL

\*\*\* BELGIQUE

Il y a un an, au moment des grandes grèves de mineurs, les Wallons manifestaient leur insatisfaction. La crise économique avait éclaté, disaient-ils, parce que la Wallonie avait été sacrifiée par les représentants de la population majoritaire. Certains réclamaient la reconnaissance du « fait Wallon ». La plupart demandait une réforme de l'Etat telle que les Wallons soient en mesure de défendre leurs intérêts. On sait que cette affaire a eu des répercussions dans les partis: le socialiste Renard, qui avait conduit la grève de décembre 1960 a eu des ennuis avec ses collègues parce qu'il a pris l'initiative d'un mouvement social Wallon.

Aujourd'hui, ce sont les Flamands qui manifestent à leur tour. Parce que le gouvernement prépare quelques rectifications de la frontière en faveur de la Wallonie, et parce que Bruxelles est de plus en plus une ville où on « parle français », 100.000 Flamands ont envahi dimanche la capitale. Ils ne peuvent guère, en dépit de leurs pancartes, persuader leurs « compatriotes » bruxellois d'abandonner l'usage du français. Mais ils veulent obtenir un plus grand nombre de postes dans les grands corps de l'Etat. Il est vrai que les Wallons, dévalorisés au point de vue économique, se taillent la part du lion dans la diplomatie.

TELESCRIPTEUR - TELES

\*\*\* ADENAUER

M. Adenauer sera le chef d'une coalition des partis chrétien-démocrate et libéral. Puisqu'il a perdu la majorité absolue des sièges, au mois de septembre, le vieux chancelier était obligé de trouver des alliés. Les libéraux ont alors voulu faire payer cher leur indispensable concours. Ils avaient fait campagne contre M. Adenauer. Ils avaient obligé le chancelier à quitter le pouvoir. C'était trop demander au parti chrétien démocrate.

Les libéraux ont commencé à baisser les enchères. Qu'Adenauer forme son gouvernement, soit, mais qu'il s'engage à prendre sa retraite à une date prévue. M. Adenauer n'a pas voulu satisfaire cette revendication. Mais il a déclaré qu'il n'irait pas jusqu'au bout de son mandat. D'ailleurs, il aura 90 ans au moment des prochaines élections.

Après avoir accordé cette demi-satisfaction à ses partenaires, M. Adenauer a refusé de se séparer de son ministre des Affaires étrangères, et il n'a pas voulu désigner M. Ehrardt comme son successeur. M. Ehrardt, vice-chancelier et ministre de l'économie dans le précédent Cabinet appartient au parti chrétien-démocrate, mais il est fort bien vu des libéraux. Cependant M. Adenauer a rappelé qu'il ferait tout ce qui est en son pouvoir — et ce pouvoir est encore grand — pour lui barrer la route de la chancellerie.

M. Adenauer est venu à bout des réticences de ses futurs associés en leur donnant des portefeuilles. C'est un argument qui porte. Mais cette affaire a créé un malaise dans le parti. Plusieurs vice-présidents ont menacé de démissionner, et pour montrer qu'il était mécontent du chancelier, le président Mende a décidé de ne pas participer au gouvernement.

UR - TELESCRIPTEUR - TEL

\*\*\* TRUJILLO

La semaine dernière, les étudiants de Ciudad-Trujillo, capitale de la République dominicaine, ont manifesté presque tous les jours dans les rues de la ville. Il y a eu des morts. Les étudiants voulaient protester contre la nomination d'un recteur soupçonné d'avoir des sympathies pour Trujillo. Les autorités ont décidé la suspension des cours, mais les professeurs se sont presque tous déclarés solidaires des étudiants.



(Elle Kogan)

fromage. Nous allons boire dans un bar; un peu de silence, un peu de calme. Je me montre beaucoup pour essayer de me faire voir par un journaliste. Mais il n'y a personne. La censure a délayé ce que certains de nos camarades avaient pu faire passer.

Un peu refaits, nous repartons. A deux, nous passons dans les rangées en quête de gars malades. Nous prenons les plus abîmés. Un gars est étendu, on vient nous chercher. Réflexion: « Qu'il crève tant mieux, mais ce serait moche pour ceux qui sont avec lui ». Le gars a une rétention d'urine: coup de pied dans les parties... interdiction d'aller uriner! A l'infirmerie, il n'y a pas de quoi le sonder. Il faudra attendre le lendemain pour l'évacuer sur l'hôpital. J'en prends un autre pour le panser: 6 à 8 coups de matraque sur la tête. Le gars travaille depuis 10 ans en France. Il est câbleur. Pendant l'opération, je vois un Algérien qui fouille toute l'infirmerie, il a l'air excité. Il est devenu fou. On l'isole dans

un petit box. Il s'évade, 5 policiers lui tombent dessus à bras raccourcis et l'étendent raide. Il gémit dans un coin.

C'est maintenant un tuberculeux qui arrive, il faut se battre pour l'isoler. Dans un coin de l'infirmerie, un père de 6 enfants, taxiteur depuis 11 ans à Paris, pleure. Il est roué de coups, des pieds à la tête: les bleus font le tour de sa cuisse.

Nous devons partir sur les injonctions répétées de nos chefs. Ceux qui sont restés à l'infirmerie nous disent qu'il y a 5 gars qui sont devenus fous. L'un surexcité, s'évade. Les policiers sont prêts à le rouer de coups comme l'autre. Les militaires de l'infirmerie sortent et le leur reprennent... Un Algérien pansé revient une demi-heure après avec une estafilade sur la figure: coup de crosse.

Trois gars étaient restés toute la nuit à l'infirmerie. Le matin, ils ont pris huit jours de consigne...

Voilà où j'en suis. La machine à broyer les hommes continue son œuvre. Vu de l'extérieur, il n'y a (peut-être) rien à dire. La nourriture est bonne, en quantité suffisante. On leur a distribué des capotes. Mais notre travail est saboté par l'inaction du service d'ordre. Nous sommes 25 ou 30, il faudrait être 150. Les mesures policières ont été exécutées (avec quelques détails en plus!) telles qu'elles étaient prévues. Beaucoup ont la conscience tranquille. Nous ne pouvons l'avoir: c'est du nazisme renouvelé, du sadisme organisé. Puisse ce témoignage être un cri non de vengeance mais d'alarme.

XXX.

T.C. - DISQUE



PADRE MARTINI

Ce franciscain de Bologne exerça une profonde influence au XVIII<sup>e</sup> s. Il fut un important réformateur de la musique sacrée, son défenseur vigilant contre l'opéra envahissant.

Les 2 concertos présentés ici montrent un métier solide, une belle invention mélodique et une sérieuse habileté.

— SINFONIA CONCERTANTE pour Violon et Clavecin.  
— CONCERTINO pour Clavecin et Violoncelle obligés.

Orchestre de l'ANGELICUM de Milan.  
1 microillon 33 t., 25 cm. HMA 25.113.  
Prix normal franco: 24,10 NF.  
Prix T.C. franco: 20, 70 NF.

A COMMANDER:

LIBRAIRIE T.C.

49, Fbg Poissonnière - PARIS (9<sup>e</sup>)  
C.C.P. 5023-99

FORTE REMISE

40.000 exemplaires en trois semaines

Jacques Fauvet  
Jean Planchais

La Fronde  
des généraux



NOTRE TEMPS

F. HEBERT-STEVENS et A. GANCIEN



P.)

(A.F.P.)

### Léopold Sedar SENGHOR ... et bons offices

par l'intermédiaire de la Suisse; leur interprétation — qui était aussi celle de l'ensemble de la presse — des paroles du Président de la République Française. Dans le même temps, à Paris, de fortes pressions s'exerçaient sur le général de Gaulle pour qu'il revienne en arrière. Elles venaient de M. Debré et de M. Guillaumat, ministre délégué, chargé des questions atomiques. Celui-ci avait adressé à l'Élysée un rapport montrant les conséquences qu'entraînerait un abandon du Sahara pour la politique française de l'énergie. Depuis, le général de Gaulle n'avait plus rien dit du Sahara et l'on pouvait se demander si M. Debré, dont l'influence va croissant, bien que l'hypothèse de son départ — accompagné d'élections anticipées — soit toujours envisagée, l'avait finalement emporté. Or, le premier ministre s'est rallié de façon spectaculaire à la position du Président de la République, vendredi dernier, lors d'une séance de la Commission des Finances de l'Assemblée consacrée à l'étude du budget du Sahara.

### TROIS CONDITIONS

Lui aussi a reconnu la «vocation algérienne» du Sahara. Mais, a-t-il ajouté, celle-ci ne pourra être réalisée que lorsque la coopération franco-algérienne aura été «établie» et si trois autres conditions sont réalisées: accord des populations sahariennes, exploitation en commun des richesses du sous-sol et garanties aux investissements, maintien de bases françaises, notamment pour les Nations africaines avec l'Afrique Noire. (On remarque, sur

une sorte de défi au F.L.N., puisque celui-ci venait de réclamer, au contraire, la libération des cinq détenus.

### LA RESPONSABILITE DE M. PAPON

On peut ranger dans le même chapitre la répression des manifestations musulmanes de Paris. Il faut admettre que les Algériens n'ignoraient pas les risques qu'ils couraient en manifestant, mais la répression n'a eu aucune commune mesure avec le maintien dans certaines limites d'un défilé qui se voulait pacifique. La responsabilité de toute cette affaire incombe au préfet de police, M. Papon, dont toutes les mesures prises depuis deux ans, en principe pour mettre un terme au terrorisme nord-africain n'ont réussi qu'à exacerber les passions.

Ainsi, les hommes mis en place pour le 13 mai, et qui n'ont pas adhéré à une politique de véritable décolonisation restent-ils des freins sur la voie de l'apaisement.

Les manifestations prévues en Algérie pour le 1<sup>er</sup> novembre, et les réactions qu'elles peuvent provoquer risquent, elles aussi, de renouveler le climat de violences. Sans doute, le F.L.N. veut-il procéder à une démonstration pacifique, mais il n'a pas les moyens d'empêcher toute provocation.

Entre les négociateurs, et ceux qui ne voient la solution du problème algérien qu'à travers un affrontement sanglant, c'est maintenant la course contre la montre. Mais les négociateurs n'avancent pas vite.

Au cours de sa conférence de presse, le Président Ben Khedda a fait part du désir du G.P.R.A. d'entamer une négociation avec la France, qui porterait non plus sur les conditions de l'autodétermination, mais sur l'indépendance et les relations que la France pourrait établir avec le futur état algérien.

Encore qu'intéressant parce que permettant de hâter le retour à la Paix et d'entrer dans la période transitoire, ces propositions ne risquent pas d'être agréées par le général de Gaulle qui s'en tient à sa politique d'autodétermination.

Du moins peut-on espérer que l'espoir, d'une négociation véritable et rapide, manifesté par le Président Ben Khedda se réalisera en dépit des divergences qui subsistent entre la France et le G.P.R.A.

Pierre DUBOIS.

T.C. - 27 OCTOBRE 1961 - PAGE 7

# UNE ALGÉRIENNE TÉMOIGNE

● **Une femme algérienne malade, de ce mal brutal qui s'attrape au contact d'une matraque ou d'une crosse de fusil. Marcelle Mazeau l'a rencontrée.**

« Vous pouvez venir à n'importe quelle heure, je ne sors pas de chez moi, je suis malade. »

Cette femme algérienne est en effet malade, comme beaucoup d'autres de ses « sœurs » ou de ses « frères », de ce mal épidémique brutal, inattendu qui s'attrape au contact d'une matraque, d'une crosse de fusil, de mains s'accrochant à votre chevelure ou encore par balles, dans ce dernier cas la maladie est souvent mortelle.

Les séquelles ne sont pas belles à voir, j'en tremble :

— Mais le docteur du quartier m'a si bien soignée, madame. Je ne l'oublierai jamais. Quand je serai guérie il faudra que je fasse quelque chose pour le remercier.

— Il a fait son devoir de médecin, il me semble ?

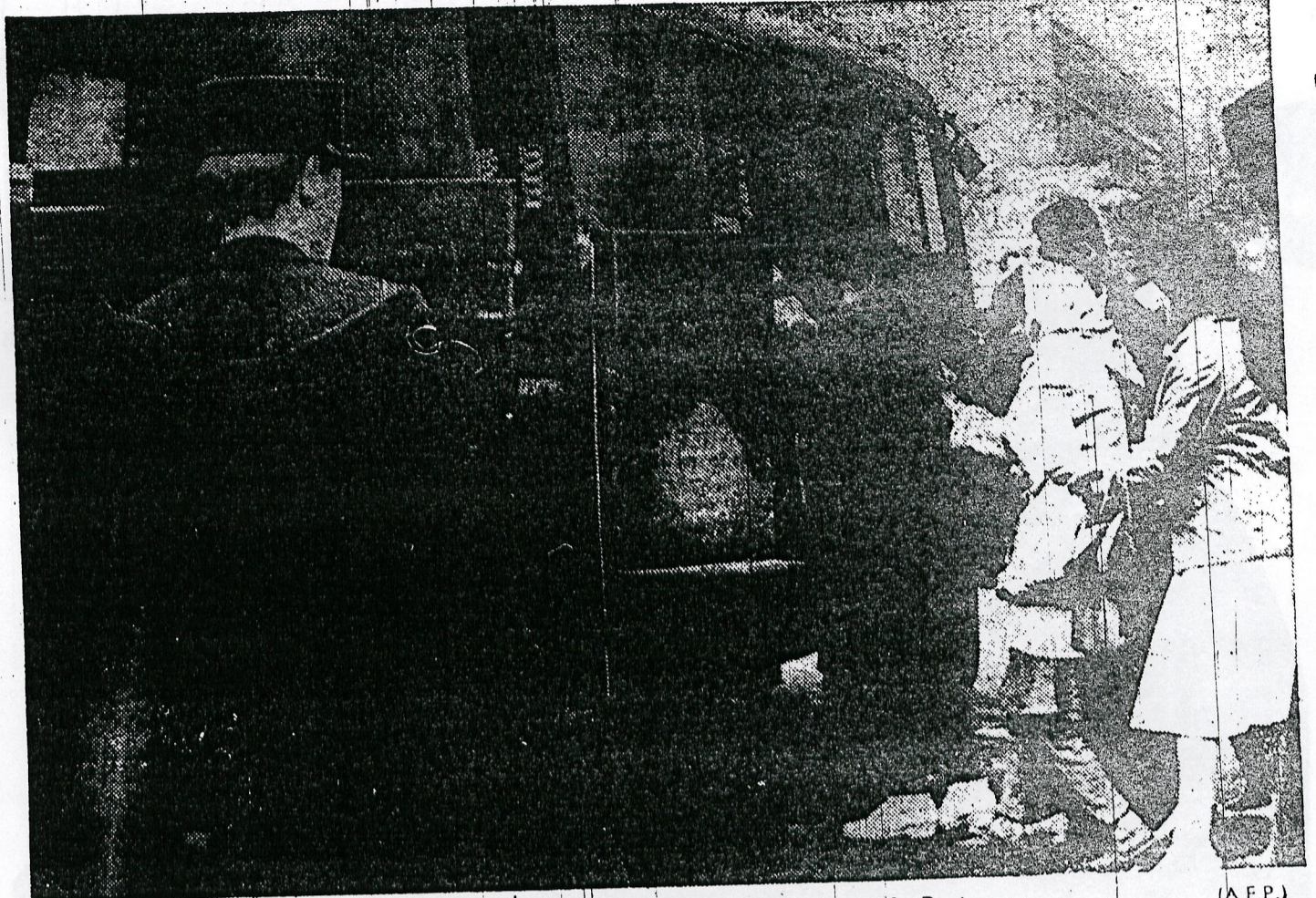
— Oh, plus que ça. C'est que nous, les Algériens, on nous repousse facilement... partout. Et pourtant à sa question : « où venez-vous pris ça », j'ai répondu franchement, car il ne faut pas cacher, n'est-ce pas madame, qu'on est allé manifester avec ses frères ? Je n'ai rien fait de mal.

— Vous étiez au courant. Vous êtes allée exprès là-bas ?

— Pas du tout. J'allais voir ma sœur malade à l'hôpital. Nous étions en taxi avec mes deux enfants et ma nièce. Soudain le taxi s'arrête, je vois mes frères par centaines, par milliers, qui marchent silencieux, dignes dans la rue. Je dis aux enfants, allez, vite, nos frères manifestent pour réclamer leurs droits nous devons être avec eux.

— C'était un peu imprudent non ?

— Pourquoi ? ils n'étaient pas armés, ils « marchaient ». Quand j'ai voulu prendre la file un frère m'a dit : « Va-t-en, recule toi, on peut nous battre ». J'ai ri. Nous battre, sans raison ? Alors des cars de police sont arrivés. Des policiers se sont précipités vers nous. J'étais à peine dans le rang, ils ont crié : « Qu'est-ce que vous f. là les rats, bande de moulons ? » Alors



Manifestation des femmes musulmanes à Paris  
Si les jeunes disparaissent...

(A.F.P.)

mon sang n'a fait qu'un tour, je me suis tournée vers eux, j'ai dit : « Nous sommes-là parce que nous voulons le droit de vivre. Vive l'Algérie indépendante. »

— On vous a fait circuler ?

— Les policiers ont mis en joue mes enfants. Je me suis précipitée pour arracher l'arme (c'est ce que vous auriez fait n'est-ce pas madame si on avait menacé vos petits) alors ils m'ont battue à coups de

me faire monter dans la voiture qui a des grillages. Et la fusillade a éclaté. J'aurais voulu mourir puisque mes frères mouraient à cet instant. D'ailleurs depuis sept jours je ne mange plus. A quoi bon. C'est assez. Je ne veux plus vivre !

Elle pleure. Son désespoir est inexprimable. Sept ans de guerre. Vingt morts dans sa famille :

— Nous n'avons pas de chance nous, les Algériens. Il y a douze

à l'autre. Alors moi aussi. Si les jeunes disparaissent, qu'est-ce que je fais, sur la terre ?

— Et la manifestation des femmes musulmanes ?

— Je l'ai apprise par la radio. De toute façon dans mon état je n'aurais pu y aller.

Elle trouve la force de rire pour constater :

— « Ils » m'en ont fait passer l'encre. Ça pour être battue j'ai été battue. Je ne savais pas ce que c'était, ni mon père, ni mon mari ne m'ont jamais frappée. Je m'en suis d'ailleurs bien tirée. Ma fille a vu devant elle une femme tomber, son enfant accroché sur le dos (vous savez comme chez nous...) ; la même balle les avait transpercés.

Certains penseront que j'exagère, que j'ai choisi un cas des plus dramatiques ? Je vous affirme qu'il y a pire. Cette femme s'en est bien tirée comme elle lit. Elle est serene, courageuse, simple. Bien vue de tous ses voisins. Serviable, délicate. C'est elle en fin de compte qui me reconforte :

— Vous pouvez dire que les Français ne sont pas tous méchants pour nous. Ceux qui regardaient passer les frères l'autre jour ne les insultaient pas. Et même parmi les policiers nous faisons la différence : ce sont ceux qui viennent d'Algérie qui nous battent, pas ceux de France. Si, si je vous assure, nous les reconnaissons à leur accent, à leurs insultes : ratons, moulons, melons. Jamais ici on nous traite de « melons ». Tenez, ceux qui sont venus perquisitionner plusieurs fois, ils étaient gentils, corrects. Ça je ne l'oublierai pas. »

Je suis partie le cœur en peine, tenant par la main avec obstination une toute petite Espérance : « Bientôt, disait-elle, bientôt les policiers eux-mêmes écœurés de méthodes qui ne sont pas françaises n'auront plus qu'à « garder la paix » ?

Gentille Espérance...

M. M.

**Ma fille a vu une femme tomber avec son enfant accroché sur son dos. La même balle les avait transpercés.**

poinas, de crosse de fusil, l'un m'a prise par les cheveux et trainée par terre. Voilà le résultat des coups de pieds (elle relève sa robe) pour

ans que nous sommes en France. En Kabylie, on était malheureux. Beaucoup de travail. Pas d'argent. Des injures, des coups. On a dit en France on sera plus heureux, les Français de France sont bons. Mais on n'a jamais voulu de nous dans les H.L.M. (il a fallu acheter un appartement), les portes se sont souvent fermées pour le travail. Et maintenant... maintenant.

Toute la bonté du monde se reflète dans les yeux de cette femme de quarante ans. Comme celles de son âge, de sa condition, elle ne sait ni lire, ni écrire. Elle est perdue dans la grande ville, et ne dépasse pas le marché où elle va faire ses commissions. Elle ignorait totalement la manifestation du dix-sept octobre à laquelle elle participa spontanément, par solidarité avec son peuple : « Vous, m'a-t-elle dit, si vous voyez les Français marcher dans la rue pour réclamer leurs droits est-ce que vous aller poursuivre seule votre chemin de l'autre côté ? Et s'ils meurent est-ce que vous n'aller pas mourir avec eux ? »

Les femmes algériennes semblent ne pas tolérer que les hommes risquent seuls le danger. C'est certainement de leur plein gré avec passion qu'elles se mêlent à eux :

— Mon mari, mes frères, mes fils ne m'appartiennent plus. On peut me les prendre d'un moment



(A.F.P.)

... qu'est-ce que je fais, moi, sur la terre ?

**ARTISANAT LITURGIQUE**

Orfèvrerie — Chasublerie — Bronzes  
et linge d'autel — Objets de piété  
Médailles or — Aubes. 1<sup>re</sup> communion  
2, pl. St-Sulpice, PARIS-8 - ODE. 21-54